



La Relève

Sommaire

H. A. REINHOLD	Prisons et pénitence	129
ROBERT CHARBONNEAU	Ils posséderont la terre... roman, 1. Edward (suite)	136
PIERRE BAILLARGEON	Le manuel	144
GABRIEL-M. LUSSIER	Cantique d'un ordinand, poème	146
GUY SYLVESTRE	De Montherlant	149

CHRONIQUES

" Charmants voisins " de Claude Melançon par Jean Le Moynes — Une nouvelle revue : "Regards" par Claude Hurtubise — Courrier de Chine — Note de gérance



5e cahier, 5e série

JANVIER

1941

15 cents



Les trois facteurs indispensables
pour vivre heureux.

LA BANQUE D'ÉPARGNE DE LA CITÉ ET DU DISTRICT DE MONTRÉAL

Fondée en 1846

Coffrets de sûreté à tous nos bureaux

SUCCURSALES DANS TOUTES LES PARTIES DE LA VILLE

La Releve

Fondée en 1934

Directeurs : Robert Charbonneau
Paul Beaulieu

Rédacteur en chef : Claude Hurtubise

340, avenue Kensington, Westmount, Montréal



5e cahier

5e série

PRISONS ET PENITENCE

Une solution radicale au problème toujours actuel de l'attitude envers les criminels.

Je me suis souvent demandé ce qu'un homme peut éprouver en entrant à la prison de Sing Sing, d'Alcatraz, au pénitencier de l'Île du Diable ou dans un camp de concentration russe ou allemand. Je me souviens du désespoir qui écrasait nos esprits lorsque, pendant la grande guerre, nous ne bougions pas de nos tranchées, jour après jour, sans espoir que la folie qui nous immobilisait de terreur, cesse enfin. Et pourtant nous étions des hommes libres, censés combattre pour une noble cause.

L'hideuse et réaliste description que fait Belbenoit de ses années à la colonie pénitentiaire française m'a ramené à ces pensées. Belbenoit est français, *donc* de tradition catholique. Mais on trouve difficilement dans son livre un aspect religieux et consolant à son héroïque lutte pour la liberté, ni ne semble-t-il y avoir eu aucune place pour les secours de la religion dans ce terrible repaire de cruauté, de vice et de désespoir.

J'ai lu encore plusieurs descriptions et entendu d'épouvantables récits au sujet des camps de concentration, tels Dachau, Esterwegen et Solovki. Un juif, témoin oculaire,

me fit une poignante narration des indignités morales et des cruautés que le Père Spieker, S. J. dût endurer pendant deux interminables années dans un camp nazi. Il m'a dit quel appui cet irréductible confesseur chrétien était pour ses compagnons de souffrance, tant juifs que catholiques, tant communistes que socialistes. Mais aucun évêque allemand n'a réussi à établir des chapelains pour ces hors la loi et ces victimes sans défense de la raison d'état totalitaire.

En 1923, dans une petite ville allemande, un jeune avocat m'apprit un jour qu'il était censeur de la correspondance émanant des pénitenciers de la région. Il était frappé du ton presque mystique de ces lettres. Plusieurs de ces hommes et femmes surmontaient leur désespoir et conservaient leur croyance en la vie comme une suite raisonnable d'événements, uniquement sur le plan d'une foi vivante. Et pourtant, quand ils quittèrent les murs protecteurs de leurs pénitenciers, plusieurs d'entre eux retournèrent à leur vieille routine criminelle, parce qu'ils ne pouvaient vraiment pas marcher seuls et sans une sévère discipline.

Depuis, ces problèmes m'ont toujours intéressé. Quelques brèves visites dans un pénitencier en ma qualité de prêtre, une conversation fortuite avec un bagnard libéré, un passage révélateur d'un film de "gangsters" me rappelait cette question — la dernière fois en 1937, lorsque j'essayai de faire sortir de Tombs, et plus tard de Ricker's Island, un matelot allemand. Cet homme m'écrivit pour me prier de laisser tomber l'affaire, car il se savait irrémédiablement adonné à la drogue, grâce à la complaisance d'une infirmière qui l'initia à Panama. J'ignore ce qu'il est devenu. Dorothy Day a essayé de l'aider; mais son cas était tellement désespéré, que même la charité toute désintéressée de la Maison Saint-Joseph, rue Mott, n'a pu, moralement, le remettre sur pieds.

J'en vins à me demander si notre attitude est juste envers ces gens; je veux dire, non seulement une attitude chrétienne, mais en même temps réaliste. Nous n'accordons aucune confiance aux faibles théories modernes qui veulent

considérer le crime comme une maladie mentale d'irresponsables déchets de la société. Nous n'admettons pas, non plus, que sont entièrement responsables la société, les conditions économiques, une éducation déficiente, bien que, je crois, nous ayons, depuis cinquante ans, appris à reconnaître la grande importance de ces facteurs. Pour ma part, je trouve difficile de partager l'optimisme démocratique de ces directeurs qui transforment leur prison en une sorte d'université, et qui attendent presque tout d'une meilleure éducation intellectuelle et sociale. J'ai bien peur que nous devons reconnaître au péché originel et à ses conséquences sur notre nature déchue, un plus grand rôle que ne lui concèdent nos optimistes humanitaires. Mais tant mieux si plus de douceur dans nos prisons, si une sage rééducation, si un juste respect envers la personne du criminel, peuvent former d'autres membres désirables pour nos communautés spirituelle et nationale. Quel chrétien, quel prêtre ne se réjouirait pas de la rédemption d'un seul homme? En tous cas l'enjeu vaut qu'on essaye.

L'état des prisons.

M. Frank Murphy, qui a récemment visité Alcatraz, a fortement critiqué cette prison. Il n'en approuve pas l'aspect architectural et déplore les conséquences de celui-ci sur l'esprit des prisonniers. Les journaux libéraux ont ri sans trop de malice du procureur général, parce qu'il est un catholique "tellement pieux". Et, parce qu'il est démocrate, on a soupçonné ses campagnes d'assainissement de vouloir rivaliser avec le nettoyage républicain, accompli dans New York par M. Dewey. Quoi qu'il en soit, c'est une bonne occasion pour nous, catholiques, de nous demander si nous n'avons aucune suggestion à faire pour résoudre le problème des prisons, d'une manière principalement et essentiellement chrétienne. Peut-être y a-t-il une suggestion dans le fait même que les mots "pénitencier" et "pénitence" sont si étroitement liés. Ne doit-il pas exister là une relation d'idées?

Je ne parle pas en ce moment des prisons américaines dont je n'ai qu'une vague idée. Je pense aux prisons d'Eu-

rope. Non que je les connaisse en expert. J'en connais à peu près ce qu'un prêtre, qui n'a pas été chapelain de prison, peut en savoir. Je dois aussi confesser que j'ignore tout de l'histoire de ces institutions, et que je ne suis pas renseigné sur ce que les pays à majorité catholique ont accompli pour établir leurs pénitenciers dans un esprit chrétien. Je ne parle pas de cet esprit de "bonté envers les animaux", qui est un minimum d'humanité et qui veut épargner à l'infortuné, homme ou femme, d'inutiles cruautés. C'est tout négatif, et à l'encontre de la véritable idée chrétienne d'une maison de "pénitence".

Qu'avons-nous fait 1939 ans après la naissance de Notre-Seigneur pour donner un sens chrétien à nos pénitenciers ?

Nous avons accepté comme un "dogme" naturel que l'état, qui administre la justice et prononce les sentences, doit aussi appliquer les punitions décréétées. Le criminel, vis-à-vis de la loi et partant, vis-à-vis de la société, est jugé et puni par la société. Et l'Eglise, et le christianisme ? Oh ! nous faisons tout ce que nous pouvons pour alléger le triste sort de nos frères infortunés : nous avons de zélés chapelains, présents jour et nuit et que chaque prisonnier peut voir privément. Il y a des sociétés qui s'occupent activement du prisonnier : elles lui envoient des livres, du tabac ; leurs membres prient pour lui, le visitent ; ils s'occupent de sa malheureuse femme, de ses enfants, de sa mère ; ils le distraient par des spectacles, des concerts, le cinéma et la littérature, quelques-uns même essayent une chose presque impossible — lui trouver de l'ouvrage après sa libération. Personne ne peut dire que nous ne pratiquons pas les œuvres spirituelle et charnelle de miséricorde à l'égard de ces frères misérables. Je dis "nous", collectivement, mais je suis bien convaincu que, dans mon pays d'origine du moins, des organisations non-catholiques ont fait plus que vous et moi, et que le reste de "nous autres". Je dois aussi avoir un mot de louange pour nos chapelains qui donnent leur vie entière pour apporter à ces hommes et ces femmes une aide spirituelle et corporelle. Je sais que des milliers d'hommes leur

doivent ce qu'ils ont et ce qu'ils sont actuellement. Ils n'ont pas seulement, au nom de la miséricorde, arrêté bien souvent les rouages sans pitié de la justice, mais ils ont aidé à refaire de nouvelles existences et à transformer une vie ratée en "un sacrifice d'encens aux yeux de Dieu".

Cependant, le sens du christianisme se borne-t-il à panser les blessures, à reprendre des guenilles et à garnir de tuteurs des constructions ruinées? Même si nous pouvons donner un nouveau sens ou une autre partance à des individus, ici comme ailleurs, est-ce tout? Ne devrions-nous pas penser à la vaste armée des "criminels" comme un tout, puisqu'il semble bien qu'on ne puisse espérer jamais la disparition de cette partie de l'Eglise? Je sais que la prison municipale de Locarno, dans l'heureuse Suisse, n'a pas eu de pensionnaires depuis des années, mais là aussi, de temps en temps, un enfant d'Adam et d'Eve est sûrement pris.

Le "pénitencier chrétien".

Je crains d'avoir un peu trop négligé le but de mon article. Venons-en à mon idée. Elle n'a rien de mystérieux, rien de grand. Elle est toute simple.

Je crois qu'aujourd'hui, nous chrétiens, devons penser à quelque chose comme un "pénitencier chrétien", basé sur la joie de la rédemption. La devise en devrait être : joie et bonheur. Comment? De la manière que l'Eglise a toujours apporté la joie à son peuple : par la vie des conseils évangéliques, pratiqués en commun et plus étroitement liée à sa liturgie.

Les prisonniers sont nos frères et sœurs dans le Christ et rachetés par son sang; la plupart ne sont publiquement connus que comme criminels, mais ne diffèrent pas essentiellement de nous. Si nous pouvions leur trouver un mode de vie qui soit pleinement religieux, nous pourrions les inonder d'une joie infinie.

Nos Chartreux et nos Trappistes, nos pauvres Clarisses et nos Carmélites vivent une vie d'extrême mortification au rythme liturgique profondément marqué. Je suis certain

qu'un prêtre, ayant la permission de visiter les prisons d'un pays, pourrait recueillir nombre d'âmes désireuses de changer la sentence qui leur a été infligée par la société, pour une pénitence volontaire. Je crois de même qu'elles accepteraient volontiers une règle inspirée de celles des ordres voués à la pénitence mentionnés plus haut, et qu'elles se soumettraient à un sévère noviciat. En échange, elles recueilleraient la joie des vrais pénitents qui vivent une vie traversée de la splendeur et de la gloire de notre liturgie. La source de joie de cette vie spirituelle en communauté serait beaucoup plus saine, pour ceux qui sont condamnés à vie ou qui servent de longues sentences, que les films et les pièces qui ne font que susciter en eux des désirs et les révolter contre Dieu, la vie et la société. Si de toutes les parties d'un pays on pouvait réunir une telle communauté de prisonniers au sein d'une institution adéquate, ils pourraient suivre l'exemple des moines du moyen-âge en cultivant la terre ou en accomplissant une œuvre qui nous fait gravement défaut : l'impression de nos livres sacrés dans des éditions convenables, à un prix accessible aux plus pauvres catholiques. Ainsi la vie prendrait un sens nouveau et, hommes et femmes qui ont failli dans le labyrinthe de la civilisation moderne, pourraient réussir dans les voies simples et ordonnées d'un refuge quasi-monastique. Ne craignons pas de trouver suffisamment de vocations sacerdotales et religieuses pour maintenir de telles communautés de pénitence. Les Sœurs du Bon Pasteur, dans un champ limité, ont fait un travail semblable depuis plusieurs années. Une nouvelle communauté de sœurs Dominicaines, fondée par le P. Lataste, O. P., accomplissent la même œuvre pour les prisonnières dans leurs maisons de Béthanie en France.

On sait que la plupart des gouvernements ont encouragé les maisons du Bon Pasteur. Le soi-disant gouvernement anti-clérical de France a accepté les sœurs de Béthanie avec une bienveillante compréhension. Evidemment on n'enlèverait pas au gouvernement la surveillance, le contrôle économique et judiciaire. Au contraire : le contrôle et l'administration du gouvernement seraient bienvenus pour écarter

toute suspicion. Etant une maison de pénitence, l'humiliation de voir la force judiciaire toujours évidente, serait une note caractéristique de tout le projet. Tel en serait le "corps".

L'"âme" serait différente. Au lieu d'être une marmite bouillonnante d'esprits plus ou moins révoltés contre Dieu et la société, sur le couvercle de laquelle, la part la plus chanceuse de l'humanité a posé le poignet de fer de son appareil judiciaire pour le bien fermer, nous aurions des hommes et des femmes dont la vie sociale était une faillite, mais qui, maintenant, donnent des années, peut-être le reste de leur vie, pour le grand, le positif et saint devoir de pénitence. Nous apprenons dans notre catéchisme que les saintes âmes du purgatoire sont plus heureuses que nous malgré leurs souffrances, parce qu'elles sont d'abord assurées de leur salut, puis, qu'elles sont heureuses de souffrir pour leur propre sanctification, la seule cause susceptible de transformer la douleur en joie. Pourquoi refuserions-nous aux vivants, ce que Dieu accorde aux morts? Baptisés, ils ont droit à une vie vraiment chrétienne, que l'apôtre Pierre décrit ainsi dans sa première épître : "et, vous-mêmes comme des pierres vivantes, entrez dans la structure de l'édifice, pour former un temple spirituel, un sacerdoce saint, afin d'offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu, par Jésus-Christ". Personne ne peut rien apporter contre ce passage de Pierre admonestant les chrétiens de vivre une telle vie, afin qu'il soit clair à tous ceux de l'extérieur que leur souffrance n'est pas celle de malfaiteurs et de voleurs, mais de disciples du Christ. La "respectabilité", une fausse vertu de notre civilisation, pourrait, elle, s'élever contre ce projet. Je pense que le Cardinal Newman a dépouillé ce mot de tout attrait dans sa fameuse, mais souvent mal comprise charge contre l'idée de *gentleman*, en tant que forme de vie. L'Eglise n'a jamais été trop orgueilleuse pour ne pas embrasser en public ses plus déplorables et plus infortunés enfants, et le Christ a promis le paradis à un voleur suspendu au gibet — en public aussi, et quel public! des grands prêtres, des pharisiens, des scribes et des citoyens respectables.

ILS POSSEDERONT LA TERRE... (1)

1. Edward (suite)

Il avait lutté avec véhémence contre le souvenir de Ly, mais la scène du wagon, dernière image qu'il eût emportée du monde, s'était superposée à toutes les autres jusqu'à devenir le symbole, le désir même de ce monde opposé au cloître.

Comme il avait été facile d'effacer de sa vie Dorothee, que pourtant il avait aimée, et sa mère! Il avait peut-être suffi d'une rencontre de quelques instants pour le détourner d'un engagement essentiel... Il inclinait parfois à penser que Ly avait été placée sur sa route par un concours providentiel de circonstances... Quand ses pensées prenaient cette pente, son amertume avait le goût d'un parfum attaché à son palais.

Edward fut tiré de sa rêverie par une bande de fillettes qui revenaient de l'école. Sa fatigue avait disparu. La chaleur tombée, les feuilles frémissaient avec un bruissement de taffetas. Il éprouva tout à coup le besoin de parler à André qu'il n'avait pas revu depuis son retour du noviciat. Le jeune Laroudan ne manquait pas de camarades et le genre de vie qu'il menait l'avait éloigné de ses anciens amis.

En ce moment, Edward se tournait vers lui parce que, inconsciemment, ce qu'il cherchait ce n'était pas Ly, ni même un ami, mais une présence. André avait depuis un an résolu son problème — celui qui se pose à tout jeune homme — en ajustant ses désirs à une réalité qu'Edward jugeait étroite. Il avait trouvé Ly. Edward avait choisi le chemin difficile; il en revenait comme d'une longue maladie. En une année, il avait dépouillé presque tout; comme le convalescent, son goût du risque ne se donnait plus cours que dans des rêveries. Une jeune femme, en robe claire, qui revenait de son travail, passa près de son banc, le frô-

(1) Ces pages sont extraites d'un roman qui paraîtra en 1941 aux Editions de l'Arbre. Le commencement de cette partie a paru dans le cahier de décembre 1940. Le titre "Ils posséderont la terre" n'est que provisoire.

Tout droit de reproduction interdit.

lant de sa jupe. Surpris, il ne trouva pas le sourire qu'il fallait, eut une crispation tragique que la jeune fille prit pour de l'effroi et qui la fit rire. Il se leva aussitôt et d'un pas rapide se dirigea vers le quartier nord, à l'extrémité de la ville, où habitait André.

Il était près de cinq heures quand Edward arriva devant le petit jardin délabré qui précédait une façade en bois de couleur indistincte. La galerie, élevée de deux marches, tanguait dangereusement. Les fenêtres étaient ouvertes de chaque côté de la porte et à l'étage; des voix s'en échappaient, celles de son ami et de deux personnes âgées, ces deux dernières reconnaissables à une presque imperceptible fêlure. Edward agita la sonnette et recula d'un pas. Une petite vieille en robe noire montante, dont les yeux gris étaient encore très beaux, lui ouvrit et, avec un minimum de mots, l'installa dans le salon.

Chaque maison a son odeur à laquelle ses habitants ne prennent plus garde, sauf après une longue absence. Quand une maison n'a pas d'odeur, elle effraie; on a l'impression qu'elle cache un secret, la maladie. Cette maison sentait le vernis. Autant ses abords étaient négligés, autant l'intérieur se révélait bien entretenu, astiqué, frotté.

Edward, qui avait eu chaud durant sa longue marche au soleil, sentait sa chemise coller aux poignets et sur sa nuque. Un regard qu'il jeta dans un grand miroir à bordure d'or au fond de la pièce, le rassura.

Les fauteuils, dont le velours paraissait avoir usé plusieurs housses, étaient ornés de petits motifs de dentelle fine. Edward pensa avec quelque justesse que son ami devait avoir honte de ces frivolités pauvres. Sous un globe reposait un objet de métal dont il ne put discerner la nature.

La vieille annonçait sa présence.

— Faites-le monter, cria André d'une voix assurée qu'Edward ne lui connaissait pas.

— C'est la première porte au fond, expliqua la vieille avec un sourire plein de finesse qui semblait excuser les manières de son petit-fils.

André, la poitrine dénudée, le visage enduit d'une épaisse mousse blanche, s'appêtait à se raser.

— Je reviens de vacances, expliqua-t-il après les salutations. Excuse-moi de te recevoir ici. Et, en parlant, il déplaça des papiers. C'était des vers à Dorothée. Il pensa : "S'il me demande ce que j'ai écrit, je lui dirai les deux premières strophes". Mais son hôte, préoccupé de lui-même ne dit rien. Il mesurait la distance qui séparait ce jeune homme, fier de ses muscles, de l'adolescent, souffrant de l'estomac, avec lequel il avait voulu s'embarquer pour l'Éthiopie. Alors, c'était à lui que revenait l'initiative quand ils étaient ensemble. Il n'en pouvait plus être ainsi maintenant, en dépit de sa fortune, de ses voyages, de ses expériences culturelles, toutes des valeurs qui n'avaient plus cours dans le nouveau monde d'André. Et il envia profondément celui-ci, bien qu'il ne pût approuver ce qui le rendait ainsi.

Tous les deux sentaient le fossé qui les séparait. Ils parlaient à la surface de leur âme, craignant de s'engager, cherchant de part et d'autre le sujet qui leur permettrait de reprendre le cours de leur amitié où ils l'avaient laissé. André pensait : "Il juge sévèrement le genre de vie que je mène et pourtant il n'est pas attiré ici par autre chose".

La chambre où se trouvaient les jeunes gens, la chambre d'André, avait l'impersonnalité des chambres d'hôtel. Trop pauvre pour se meubler à son goût, le jeune homme voulait que tout y eut l'air transitoire. Il n'avait que quelques livres sur une étagère branlante. Le papier tenture blanc, à dessins d'argent, ne retenait pas le regard, non plus que le meuble carré, un peu haut, qui servait de pupitre. Sur le rebord de la fenêtre, des pelures de pommes déroulaient leurs spirales. Le lit étroit, au milieu de la pièce, gardait l'empreinte d'un corps.

Devant une belle maison de l'avenue du parc, André avait un jour exprimé l'opinion qu'il devait être difficile d'y vivre heureux. Il avait ajouté : "Je ne pourrais pas entretenir une tombelle comme celle-là, planter des arbres, choisir des meubles pour une pièce ou une autre sans avoir peur qu'un malheur ne vienne m'enlever le goût de ces possessions". Edward sentait qu'il n'y avait là aucune pose. "Les lettres, il faut qu'elles tiennent dans une boîte transportable, les livres sur une tablette de vingt-quatre pouces", disait-il encore.

Edward, lui, avait besoin d'être entouré de beaux objets, de meubles de chêne. Même au moment de son départ pour le noviciat, alors qu'il renonçait à la jouissance de ses effets les plus personnels : ses plumes, un étui à cigarettes que lui avait donné Dorothee, par un pressentiment de possesseur, il avait interdit qu'on ne touche à rien, avant qu'il n'en donne le signal. A plusieurs reprises, il avait songé à brûler les papiers, à léguer les livres et les bibelots à sa cousine et à André, dont il connaissait les préférences.

Au dernier moment, il s'était, chaque fois, refusé à rien accomplir d'irréparable. Il avait besoin de beauté et de luxe autour de lui comme d'autres d'ordre ou de propreté. Aussi, il existait des côtés intimes sur lesquels il eût perdu prise sans ces papiers. Eprouvant sans cesse le besoin de se justifier devant lui-même, il voulait qu'un bulletin de notes, la lettre d'un professeur, la preuve humiliante d'un échec lui rappellent les difficultés surmontées, des conquêtes sur l'aridité de son esprit et de son cœur. Il redoutait qu'on pût porter sur lui des jugements qu'il n'eût portés d'abord. Il avait trouvé jadis chez André les mêmes préoccupations. S'y trouvaient-elles toujours ?

Edward alluma une cigarette. Il était reconnaissant à son ami de le recevoir comme s'ils s'étaient séparés la semaine précédente, sans questions sur les motifs de son retour, sur ses projets...

— Vous n'avez pas l'idée du manque de tact des gens de F..., dit-il. Le nom de la ville revenait à tout propos dans sa bouche. Il en parlait comme un étranger.

André ne répondit pas. Il avait allumé la lampe et la tête soulevée vers le miroir, il reléguait son ami dans l'ombre. Il devinait la souffrance de celui-ci et pour le divertir, il se mit à parler avec entrain de ses vacances passées chez sa tante.

Il achevait sa toilette. Edward eut peur de le voir partir.

— Venez dîner avec moi, André ?

Une nuance d'angoisse perçait dans le ton. Il le nota et se sentit humilié. Il savait que ni l'amitié, ni son argent ne pourrait lui garder cette présence si le plaisir appelait le jeune homme ailleurs. André parut ne pas avoir entendu.

En bas dans le coin le plus reculé de la maison, la grand'mère restait immobile, ayant suspendu les travaux du soir, de crainte d'encourir les reproches de son petit-fils. Elle était fière que le jeune Wilding, dont elle connaissait le rang dans F. . . , se dérange pour son André. Elle y trouvait la confirmation de secrets espoirs.

Edward aspira longuement la fumée de sa cigarette.

— Attendez-moi, dit André, qui sortit en trombe de la chambre et dévala l'escalier.

Edward n'eut pas le temps de protester qu'on pouvait remettre ce dîner à un autre soir. Le jeune homme téléphonait à une femme. Il devina qu'on parlait de lui. Il regarda le plafond, se refusant à souhaiter une issue ou une autre, s'efforçant à une indifférence inutile et, pour l'atteindre, il s'absorba dans la contemplation d'une tache d'eau d'un aspect indéfinissable.

* * *

“Allons finir la nuit au club”, suggéra André.

Ils avaient dîné dans une guinguette au bord de la rivière. Ils avaient ensuite fait une longue randonnée dans la voiture d'Edward. Puis, à minuit, ils étaient revenus à F. . .

La ville s'abandonnait à la nuit. Dans la rue déserte, les dernières réclames lumineuses s'éteignaient. Ils stationnèrent devant une boîte de nuit, les poumons encore remplis d'air, hésitant à entrer dans la salle enfumée dont s'échappaient, dans une touffeur connue, les accords d'un jazz à la mode.

Un groupe surgissait d'une rue transversale : une femme suivie de quatre matelots ivres qu'elle invectivait et qui s'acharnaient à sa suite. Elle ne semblait pas en avoir peur et ils se tenaient à une distance respectueuse.

Elle portait une robe bleue unie, garnie d'un col et de jabots blancs, et un immense chapeau de paille. Arrivée à la hauteur de la voiture, elle aperçut André et Edward qui la suivaient des yeux, amusés. Elle les dévisagea avec une étrange fixité, puis rassurée, vint s'appuyer à la portière de l'auto. Les matelots, après l'avoir appelée en vain, continuèrent leur route.

Elle pouvait avoir vingt ans, mais la fatigue et l'alcool qui abattaient ses traits lui en faisaient paraître trente-cinq.

— Voulez-vous nous permettre de vous reconduire, demanda sur un ton de fausse politesse, André Laroudan.

— Je ne veux pas rentrer chez moi, dit-elle.

Il redoutait de la voir partir comme elle était venue. La soirée n'avait pas été gaie. Edward avait fait son possible. Mais ayant connu la vie parfaite, il ne se réadaptait plus à la vie tout court. Il restait en deça de tout. Cette étrange créature était toute trouvée pour remplir les dernières heures qui les séparaient encore du moment où il faudrait rentrer.

— Montez tout de même, invita-t-il.

Edward était sidéré. Il se tenait au volant comme un naufragé à une bouée. Elle monta à l'arrière avec André. Dans la voiture elle replaça sa robe, enleva son grand chapeau de soleil. Ses cheveux longs, crépelés, tombaient sur ses épaules. Des cendres très chaudes brûlaient entre ses cils agités à tout moment par un tic. Elle avait le nez, la bouche et les poignets d'un garçon.

— C'est un garçon en robe, dit André en s'adressant à Edward.

Elle fit mine de n'avoir pas entendu mais elle se mit à chanter des épigrammes à leur adresse sur l'air du jazz joué dans la salle tout près. Elle pétillait d'esprit d'un genre assez vulgaire mais irrésistible.

— Vous êtes gaie, dit André, désesparé tout à coup devant un trait un peu personnel.

Elle rejeta ses cheveux en arrière d'un coup de tête et brava son regard.

— Non!

— Mais vous chantez?

— Mais je chante...

Elle demeurait au village voisin, à environ quinze milles en amont. La voiture fila dans la campagne. Par le viseur, Edward pouvait suivre chaque mouvement de ses compagnons. Il était un peu nerveux.

Elle cherchait son réticule et un paquet contenant une paire de bas à jour et une robe qu'elle avait acheté pour se

rendre à l'hôpital le lendemain. Edward aperçut le paquet près de lui. Elle l'avait déposé là en montant.

— Voici, dit-il en se tournant l'espace d'une seconde.

— Un homme! Là! cria André.

Edward le para d'un coup qui emporta la voiture par dessus le fossé. Ils étaient sous les arbres. Edward vit dans un éclair ce que penserait sa mère s'ils étaient transportés tous les trois à l'hôpital...

Quand il revint à lui, Edward chercha ses compagnons. Il ne souffrait de rien, mais il avait perdu ses verres. Il voyait difficilement l'œil nu. Il appela. Aucune réponse qu'un gémissement étouffé venant de la voiture. Il était impossible de voir à cause de la masse d'ombre que formaient les arbres. Une centaine de verges en avant, c'était la rivière. L'homme qui avait été la cause de l'accident avait disparu.

André, installé à l'arrière de la voiture, se plaignait d'une blessure à la jambe. La jeune femme était allée chercher de l'eau à la rivière.

Edward possédait quelques notions de médecine. Il vérifia les ligaments, s'assura qu'il n'y avait aucune fracture, fit un pansement sommaire avec sa chemise déchirée en laizes étroites.

— Je crains que nous ne soyions forcés de passer le reste de la nuit ici, dit-il, à la jeune fille qui revenait de la rivière, avec un peu d'eau dans un récipient de fortune. Il ne passe plus d'autos ici à cette heure.

La jeune femme parut inquiète. Elle s'installa près du blessé et prit la tête de celui-ci sur ses genoux.

— A quoi pensez-vous? demanda-t-il.

— Je pense que je vais être battue en arrivant et que ma mère va raconter des histoires à mon fiancé qui est à l'hôpital.

Elle avait parlé à plusieurs reprises de cet ami qu'elle avait fait transporter à l'hôpital la semaine précédente et qu'elle avait revu cinq fois depuis. Elle entra à l'hôpital sans être vue, allait l'embrasser puis s'enfuyait.

"Si je n'y vais pas, il va être fou", dit-elle. Elle s'était achetée une robe et des bas pour être belle. Tout était probablement perdu, souillé d'huile. "Si seulement je puis ar-

river avant ma mère. Je vais lui dire que j'ai travaillé toute la nuit. Il m'a déjà dit qu'il n'aime pas maman, qu'il ne croit rien de ce qu'elle lui dit de moi".

Elle fit le récit des soins qu'elle avait eu pour son fiancé, des démarches qu'elle avait faites seule pour le faire admettre à l'hôpital. On était en juin et la nuit était froide. Elle se plaignait du mal de tête. Son estomac brûlé par l'alcool la faisait souffrir.

Dans l'obscurité de la voiture, la peau un peu brune de son visage s'estompait et il ne restait que la ligne de son nez de garçon, de ses lèvres entr'ouvertes, des boucles de ses cheveux...

Ils restèrent ainsi des heures. Edward s'était endormi enveloppé dans une lourde couverture. André, lui, ne dormait pas. Il songeait à ce visage d'enfant que la vie avait malmené. Un médecin lui avait dit qu'elle n'en avait plus que pour trois ans à vivre. "Mais depuis que j'aime Tony, ça ne compte pas. Il n'y a pas d'autre femme qui ferait ce que j'ai fait pour lui. C'est vrai que je prends un verre, mais je voudrais bien les voir vos femmes à ma place".

L'aube parut derrière un épais brouillard. On voyait à peine à quelques pas devant la voiture. La femme eut un frisson... La rivière et le ciel se confondaient et il semblait qu'ils fussent arrivés à l'extrémité dernière du monde et qu'ils voyaient le firmament à leurs pieds.

Une voiture troua le brouillard : des hommes et des engins de pêche. La vie reprenait. La jeune femme sortit de la voiture pour faire sa toilette. André, la jambe solidement bandée, se leva. D'autres autos suivirent. Edward confia leur compagne à un automobiliste. Elle monta sans un adieu et disparut de leur vie.

Robert CHARBONNEAU.

LE MOIS PROCHAIN : France et Angleterre par Don Luigi Sturzo; La génétique de la pudeur par Noël Mailloux, o. p.; L'art indépendant par M.-A. Couturier, o. p.; Notes sur "Adieu, Paris" de Simone Routhier, Mondes Chimériques de François Hertel.

PROCHAINEMENT : Un mouvement catholique en faveur de la Bible par H.-H. Reinhold; L'exégèse de Paul Claudel par Yves Faribault, o. p.

LE MANUEL

Les élèves doivent lire les auteurs; ils ne les comprendront pas autrement. Rien ne sert de leur proposer l'Histoire Sainte au lieu de la Bible ou les classiques défigurés en morceaux choisis.

●

On n'a pas trop du contexte pour saisir l'esprit d'un livre. La composition et les ornements du style ajoutent à la pensée et la pensée pure est une pensée diminuée. La forme nuit même à la pensée si on la mutile.

C'est le contraire que l'on croit, il me semble. Veut-on réfuter un livre, on en réfute un autre, qui est un résumé du premier; veut-on plutôt le faire admirer des élèves, on leur en choisit des extraits, ce qui est le détruire.

Comprendre des fragments, et partant deviner le reste, on a plus vite fait de lire tout : c'est le meilleur commentaire; celui du maître y supplée mal.

●

La citation, bien comprise, est une référence. Loin de dispenser de lire le contexte, elle suppose qu'on le possède.

●

Trop souvent on commence par faire abstraction du style. Cela ne va point sans négliger des détails que l'auteur a jugés nécessaires, et qui nuancent en effet sa pensée.

Les ornements sont d'abord des précisions de langage.

En outre, chaque tournure de phrase, indépendamment des mots, a sa propre signification. La place de chaque mot dans la phrase a été l'objet d'un débat intérieur et à la fin, comme son emploi lui-même, la conséquence d'un parti pris. Or, partie la plus profonde, la syntaxe ne s'abrège point.

Enfin la composition met tout en œuvre et par elle l'inutile fait tache. On doit voir dans les proportions du livre une échelle de ses valeurs et l'exer-

cice prolongé d'un jugement portant sur l'ensemble et le détail.

Quel résumé peut tenir compte de tout cela ?

•

Que de choses paraissent absurdes, perdues qu'elles sont au milieu de la froide compilation des erreurs philosophiques ! Si on les rencontre dans un auteur, c'est soi-même qu'on trouve absurde pour les avoir jugées d'après le schéma qu'on s'en était fait présenter.

Par exemple, un certain compendium me donnait le raisonnable Descartes pour un adversaire du bon sens; or, la philosophie cartésienne débute par un éloge du bon sens, qui est d'ailleurs célèbre...

La lettre et l'esprit, il ne faut pas les confondre; autre chose est cependant les opposer !

•

Il y en a qui s'attaquent tout de suite au fond et qui laissent à ceux qu'ils croient superficiels les séductions de la forme. Mais peut-on s'attacher plus intimement au fond que la forme ? Pour s'occuper de cette dernière, on ne comprend que mieux ce qu'on lit. Et, si l'on néglige la forme pour le fond, c'est l'un et l'autre qu'on perd à la fois.

Cette méthode est surtout malheureuse quand il s'agit des classiques, dont l'expression parfaite est le principal et pour ainsi dire, dont la forme est le fond. A ce propos, je me souviens que mon professeur de latin, qui goûtait fort peu le nombre, le mouvement du style ni le style en général, avait traduit en phrases courtes, et comme haletantes, le grandiloquent Cicéron : il n'en restait plus rien.

Par parenthèse, la ponctuation excessive était alors à la mode. Sans doute la prenait-on pour la vivacité du style. Il se publiait des phrases d'un mot et des phrases sans mot; il fallait interpréter des blancs ou des points nombreux. A force d'entrechoquer ses mots sans raison, on en vint à ne plus pouvoir ordonner et subordonner ses idées; consé-

quence fâcheuse de la syntaxe méprisée par l'esprit, et qui affaiblissait l'esprit en retour.

Le fond, c'est-à-dire l'idée générale, c'est-à-dire, le titre, c'est-à-dire un mot...

Que le fond et la forme, comme deux feuilles de pin, s'unissent donc si bien en pratique qu'ils semblent ne faire plus qu'une seule et même chose. Que des bibliothèques remplacent les manuels.

PIERRE BAILLARGEON

CANTIQUE D'UN ORDINAND

*Dans l'église déserte de mon village où, sous le regard insistant
de celle qui est notre Mère,
Sans motif que l'amour, tout à coup je me mis à pleurer,
Dans la chambre funéraire où la frêle dépouille ressemblait à
un reposoir,
D'une voix silencieuse et efficace, Vous m'avez parlé, mon Dieu.
En cette saison toute chargée du parfum des lilas et des robiniers
en fleurs,
Où l'appel velouté et la royale parure de l'oriole auprès de la
fenêtre
Dans l'orme bourgeonnant
Venaient consoler mon ennui et m'arracher au dégoût de cette
classe d'où la musique impitoyablement était absente;
En ce printemps de ma vie où, gorgé de sève impétueuse, je
regardais au loin pour apercevoir
La tache grise d'une vieille maison au bord de la route;
(Et que le soleil étincelait alors sur toutes choses, que le muguet
sentait bon entre mes doigts et ces deux voix qui s'épanchaient
amoureusement on ne savait où !)
En ces jours d'affolement où vers moi tendue pour l'offre pressante
Elle faisait cette promesse qu'aucune femme ne put jamais tenir,
En ces jours de péril et de grâce, tout à coup, mon Dieu, tout
à coup comme l'éclair dans la nuit noire, Vous avez parlé!
Votre voix soudain et le charme de toute part était rompu.*

Voici que malgré la fête vernale, malgré l'âme éperdument
donnante, c'était le noir,
C'était la prison inexplicable et sans issue!
Pendant de longues heures, j'ai heurté de coups rageurs la paroi
mystérieuse,
Puis, dans l'effroi et l'épuisement de la lutte, comme un enfant
qui n'en peut plus,
De nouveau, j'ai pleuré . . .
J'ai pleuré et, dans la montagne, à la Vierge bénissant là-haut
la plaine laborieuse, j'ai demandé grâce.
« Je ne veux pas. Je ne peux pas. C'est trop dur ! Mère, n'en
demandez pas tant ! »
Dans le matin plein du bruit de la campagne qui s'éveille, j'ai
demandé grâce
Et la grâce est venue en l'évidence qui foudroie!
J'ai vu, j'ai touché que vous seul pouviez étancher cet abîme
et calmer ce délire.
L'enivrante poésie de votre créature, qu'était-ce donc
D'où venait-elle ?
Vous en paraissiez absent, mais caché derrière, c'est Vous qui
souffliez jusqu'à moi
Le souffle vivant de Votre parfum :
Et il a suffi que vous reteniez un instant votre haleine,
Pour que tout redevienne morne et plat
Comme le désert d'un esprit humain qui ne sent plus la touche
de vos doigts !
L'éclair un instant entrevu dans le ciel m'a appris que Vous
étiez la seule Réalité et la seule Nourriture.
Qui Vous possède, Seigneur, possède tout
Et qui Vous a perdu ne garde plus rien entre ses mains qu'un
décevant symbole.
« Seigneur, puisque Vous le voulez, je le veux ».
Et dans le matin décisif, sous le regard maternel de la Vierge,
vous avez accepté la pauvre offrande,
Comme un père qui prend son fils au sérieux Vous m'avez
longuement parlé de la moisson mûre
Et, dans la plainte lointaine que faisait l'appel des âmes,
j'ai senti jusqu'au dégoût l'affreux néant de tout ce qui n'est
pas Vous, mon Dieu

Et maintenant, voici qu'après les longues heures de solitude
 et de prière sous le cloître où Vous m'avez appelé;
 Après les intimes colloques où tout lien charnel semblait à
 jamais rompu,
 Après les reprises, les faiblesses, les méchancetés dont la source
 en moi, hélas! n'est pas encore tarie,
 Après les repentances, les fatigues, les dégoûts et les tristesses
 profondes,
 Après les humbles victoires et la paix coutumière dans la sécurité
 de vos promesses,
 Vous avez reçu mon oblation à travers l'irrévocable voeu
 Et de l'autel déjà
 Vous me faites signe de monter pour l'effarant honneur!
 O Maître, ne saviez-vous pas qui j'étais et pourquoi m'avez-vous
 conduit jusqu'ici ?
 C'est à moi que vous allez confier le pain de votre Eucharistie
 Et le soin de l'ouaille à fortifier pour l'assaut du Royaume!
 C'est par moi que le Ciel va s'ouvrir et le Sang couler sur l'âme
 pénitente!
 Y pensez-vous, Seigneur!
 Voyez: je trébuché encore sous le poids de mes désirs
 Et frémis sourdement comme un pauvre captif au souvenir de
 sa jungle natale!
 O Chemin à parcourir encore, aie pitié de mon impuissance!
 Condescends jusqu'à moi, Sagesse vers qui j'ai souvent crié,
 Et qu'en ce jour de frayeur et d'espérance, j'obtienne au moins
 d'éviter
 L'éternel opprobre de ceux qui n'ont souci que de la face!
 Ne permettez pas, Seigneur, que je pactise avec les ténèbres
 et m'en aille par les années
 Satisfait de la tiédeur et de la nullité.
 Feu dévorateur, embrase donc ce buisson et qu'il devienne ardent!
 Sagesse toute-puissante, crée en moi un coeur nouveau, un
 coeur indéfectible.
 Pour que celui à qui sera conféré le merveilleux pouvoir
 Devienne en vérité Sel de la Terre et Lumière du Monde . . .

DE MONTHERLANT

“Tout est semblable, étant dissemblable; tout identique, étant différent; tout en relation et sans relation; tout intelligent et sans intelligence.”

HIPPOCRATE.

Il y a un cas Montherlant et c'est sans contredit un des cas les plus intéressants des lettres contemporaines. Il y a le cas Gide, mais c'est un peu bien vieux. De tous ceux qui ont voulu expliquer Montherlant personne n'a réussi et personne ne réussira jamais car tout homme a son secret proprement incommunicable. Mais il y a moyen d'aller plus avant, vers les sources les plus métaphysiques de l'attitude nietzschéenne de Montherlant en face du monde, et d'approcher ainsi un peu le sens de sa personne. Cela nous permettra d'unifier son œuvre d'un lyrisme si multiple, de comprendre ses enthousiasmes perpétuels et contradictoires, en les rattachant à son pluralisme irrationnel. Cette capacité d'être n'importe quoi à volonté aboutit en définitive au fatalisme stoïque, au nihilisme, à la destruction de la personne, à un saut dans le néant.

Si rien n'est absolu et si le monde ne peut s'organiser à partir d'un Premier, il faut tout expérimenter successivement et également. “*Tout pouvoir pour tout vivre, tout vivre pour tout connaître, tout connaître pour tout comprendre (a), tout comprendre pour tout exprimer*”. (b) Son œuvre s'identifie ainsi avec sa vie, avec lui-même : il écrit pour faire le point en son *moi*; et puisqu'il n'est que la succession éphémère d'impressions, il délivrera “*tour à tour, sans joie, ni tristesse, ni fatigue, ses monstres et ses anges intérieurs*”. Tous les romans et poèmes de Montherlant ne sont que l'expression vitale, vivante et vécue d'un phénomé-

(a) pas au sens intellectuel du mot : “*Je n'ai jamais passé de l'acte de jouir à l'acte de comprendre sans avoir la sensation nette que je passais de la sagesse à la folie. Car lorsque je jouis je possède la réalité, sans doute et sans arrière-pensée possibles, tandis que, par l'intelligence, la solution où j'aboutis sera, je le sais, recouverte demain par une autre, comme une vague recouvre l'autre vague.*”

(b) “*Je n'ai jamais dit que cela dont j'étais plein.*”

nisme irrationnel. On devine la richesse de données expérimentales, d'observations et d'impressions sensibles d'une telle œuvre : son auteur ne cessant de jeter son cœur dans la réalité. Il est tout spontanéité : nulle réflexion, nulle analyse chez lui ; la vie est trop courte pour penser : il faut vivre éperdument chaque instant et chaque objet. C'est pourquoi il y a en lui mille êtres et on ne sait jamais lequel va surgir ; dès qu'on croit le saisir, il s'évanouit et renaît autre : il est tout le monde et personne.

Je ne parlerai point de sa religion du jeu, de son culte de la taoumachie ni de sa mystique du sport pour eux-mêmes, mais nous en verrons les sources. Je n'analyserai pas non plus sa conception des diverses vertus : honneur, courage, droiture, désintéressement, fierté, mépris ; mais la suite fera voir que ce ne sont là que des pseudo-vertus car Montherlant a enlevé à l'honneur sa personnalité, sa substance : l'homme est comme un taureau qui ne serait que course.

L'auteur des *Jeunes filles* est un romancier qui vit d'observations directes, singulières et ne s'occupe point de les organiser. Je veux montrer l'aboutissement logique de sa position pluraliste : lorsqu'il se contredit il est strictement logique parce que, à la racine de tout, il a admis l'illogisme fondamental de toutes choses.

Montherlant est pessimiste. Il ne croit pas en Dieu. Après la mort, c'est le vide. Il est évident par ailleurs que la justice n'est pas de ce monde. Il est donc absurde d'espérer. *“Et quand je posséderai Dieu? Ne le possédant pas, je puis à certaines heures de fatigue physique, mettre une vague espérance dans cette possession. Mais qu'on me croie, si je le possédais, j'en aurais vite assez de lui”*. (c) Quelque part il nous montre la foule *“implorant vers le grand ciel vide”* ; comme son roi Minos, il convoite le néant : il nous dit avoir *“marié le non-vivre, qui est le grand pourvoyeur de l'âme”*. Et il écrit cette lyrique évocation nihiliste : *“L'engloutissement de toutes choses, l'irradiation qui demeure d'un univers enfin submergé, cet emplacement sur la mer, où un bateau sombra, et où il m'est arrivé de jeter des*

(c) *“L'absolu, ce n'est pas Dieu, c'est le réel...”*

fleurs, offertes moins aux morts qu'à cette surface rayonnante où le non-être avait remplacé l'être..."

Le plus souvent le nihilisme provient de l'ignorance de la souffrance et de la croix (je pense aux Russes) ; chez Montherlant il découle directement de sa négation de l'esprit et n'arrive à la négation d'un sens à la souffrance qu'au terme ultime de sa dialectique matérialiste. Le romancier préfère le monde aux idées (d) et finit par n'admettre que le sensible. D'où son matérialisme relativiste. *"Je ne suis pas de cette race d'hommes qui tentent d'arracher d'eux le désir, parce qu'il leur semble que le pont soit coupé entre le relatif et l'absolu, auquel tend ce désir, Pour moi, l'absolu, ce n'est pas "Dieu", c'est le réel, une matière de prise immédiate et certaine, à saisir avec les mains nues, comme je faisais le ballon (les gardiens de but raffinés jouent mains nues). En réalisant ses désirs, autrement dit en se réalisant soi-même, l'homme réalise l'absolu"*. (e)

Nietzsche crut aboutir à l'absolu et sombra dans la folie, (f) *"dans une apothéose de néant"* (Thibon). Mais tandis que le poète de *Zarathustra* était surtout un esprit, Montherlant est surtout un tempérament, ce qui explique sa santé robuste. Tous deux cependant refusent l'être, la polyvalence du vrai, la finalité (g) et toute la hiérarchie des valeurs, pour aboutir, comme Hegel, à l'indétermination de l'être. D'où suit la fausseté de l'esprit, le pouvoir destructeur de l'intelligence. En remplaçant l'esprit par la matière (entre Hegel et Nietzsche il y a Marx) on en arrive à poser la primauté des sens et des appétits sensibles ; d'où l'axiome nietzschéen : *"Il faut entendre l'univers comme une forme plus primitive du monde des passions"*. C'est la source du phénoménisme pluraliste et, dans le roman, du triomphe de Dionysos sur Apollon.

Tout est matière. Tout est égal. Car tout est bon. Je ne doit rien ignorer. Au lieu de tout dominer par le sommet, je conquiers un à un les objets donnés à ma présence.

(d) *"Tu as foi en toi, non en tes idées."*

(e) *L'homme n'étant que la totalité de ses désirs relatifs satisfaits.*

(f) *"Je ne connais pas de fous d'humilité."* (Baudelaire)

(g) *fnis-fnitas-fnalitas.*

Puisque tout ne peut m'appartenir simultanément je pratique l'alternance. (h) Une fois l'Absolu nié, il ne me reste qu'à jouir de tous les contraires car aucun relatif ne peut me combler. Je dois obéir à tous mes instincts car le vice n'est que le refus honteux d'un objet de désir. Tous les contraires sont vrais. Montherlant rejoint le vieil Héraelite (i) lorsqu'il dit que *"la nature alterne en elle-même le jour et la nuit, le chaud et le froid, la pluie et la sécheresse, la sérénité et la tempête"*. C'est de cette alternance que naît la vie, qui n'est que passage d'un contraire à un autre. (j) C'est l'absurdité radicale.

Puisque la nature est *"toute confusion"* et que *"tout est la même chose"*, Montherlant confond logiquement le divin, l'humain, l'animal, les deux sexes. L'auteur du *Songe* aboutit ainsi à nier le jugement et le choix. (k) N'a-t-il pas proposé un jour qu'un congrès d'intellectuels se réunisse pour décider la suppression de la conjonction *ou* dans le langage humain? (Ce qui ennuerait bien des gens, surtout nos pauvres professeurs de logique). Car la discorde et la lutte sont aussi nécessaires que l'amour.

L'homme doit donc tout accepter d'un cœur égal, ne rien combattre, considérer l'action comme un jeu, la vie comme un sport. Toute notre activité n'est qu'une façon de passer le temps : tout est en soi indifférent et ne nous intéresse que comme matière de jeu. Tout est également simple et bon parce que tout est déterminé par la Nature : *"Cela est : les mots adorables!"* Acceptation des êtres tels qu'ils sont, de soi-même tel que l'on est, de l'incommunicabilité des êtres entre eux. Je pense à Costa le fermé. Il ne saurait donc plus y avoir d'amour. La misogynie de Montherlant

(h) *"Je vais de fleur en fleur, faisant de tout mon suc, et quittant vivement le délice dont je suis gorgé pour passer à un autre. Jusqu'au moment où tout cela changera, car je me connais trop pour ne pas prévoir le jour où j'aurai besoin d'un état différent, et peut-être opposé."*

(i) *"La vie et la mort, le réveil et le sommeil, la jeunesse et la vieillesse sont la même chose... dieu est jour et nuit, hiver et été, guerre et paix, satiété et faim."*

(j) *"Il est temps que je me change en une autre saison."*

(k) *"Le monde n'ayant aucun sens, il est parfait qu'on lui donne tantôt l'un tantôt l'autre."*

est logique, de même que cette proposition qui résume sa conception de la tragédie de l'amour : "devoir attirer et repousser presque dans le même geste, allumer et rejeter vite, comme on fait avec une allumette".

Le fatalisme conduit au stoïcisme, "*qui n'est pas un pis-aller mais une complaisance positive et joyeuse (l) dans le monde tel qu'il est*" (Bréhier). Car tout est raisonnable. Et tout est relatif. C'est pourquoi l'homme doit jouir selon une juste mesure de tout ce qu'il peut atteindre, sans s'attacher à rien, car rien n'est digne d'amour. Nietzsche avait dit que l'amour n'est que curiosité, crainte, égoïsme et impuissance. (m) Faisons de l'actuel, du présent, notre unique proie : l'espérance est la folie des faibles. (n) Mais il n'y a pas de désespoir chez Montherlant : "*Pessimisme serein, — de cette sérénité qui est comme l'énergie de l'acceptation*". — "*Le repos où serait le monde sans espérance, repos sublime...*" — "*Il ne s'agit pas de trouver des paroles d'espoir, mais des paroles de réalité; l'espérance est la volonté des faibles. Elle aussi, comme l'éloquence, il faudrait lui tordre le cou*". (o)

C'est l'Alban du *Songe* qui nous dit mieux Montherlant. Ce monde peut-il mériter plus que le mépris d'Alban? Si Alban admet le monde, ce n'est que comme matière à jeu méprisant. Tout est égal. *Rien ne vaut la peine*, (Nietzsche). Deux seules attitudes possibles devant le monde : l'inaction et de jeu. (p) "*Je suis obsédé par la folie qu'est l'effort des hommes. Il n'y a qu'un but, qui est d'être heureux. Noblement ou pas noblement. Avec ou sans l'admiration des hommes... Tout le reste en second lieu; et dans la mesure où cela s'accorde avec cet unum necessarium; et si on a le*

(l) "*Non pareo Deo sed assentior.*" (Sénèque)

(m) "*Toute communion avilit*" (Nietzsche)

(n) "*Les concepts d'au-delà, de paradis ont été créés dans le but de déprécier le seul monde qui existe.*" (Nietzsche)

(o) "*C'était dans la conscience d'un absolu manque d'espoir qu'il trouvait la vertu de rester droit.*" — Alban répète la parole de Marc-Aurèle: "*O monde je veux ce que tu veux! Tout ce qui arrive, arrive justement.*"

(p) "*Je n'ai qu'horreur pour le travail, moi je ne vauz que dans le loisir.*"

temps... Malédiction sur tout ce qui n'est pas joie!... Que tout ce que je pourrai écrire par la suite soit lu à la lumière de ce que je dis là''.

Il nous est dès lors parfaitement égal de jouir ou non d'une chose et de la détruire. Prinnet dit à Alban : *''Je songe que tu parles, tu écris, tu proclames des choses nobles et belles, on te suit, on s'appuie sur toi, et soudain tu te dérobés, tu détruis tout, et pas seulement ce que tu semblais construire, mais tout ce qu'il y avait de solide en nous...''* — *''Bâtir, et puis tout démolir d'un coup de pied en riant, non, cela ne le choque pas''.*

Le mépris de Montherlant ne porte pas seulement sur le monde sensible, mais sur ses semblables et sur lui-même. Si rien ne vaut la peine, je ne vauX pas non plus la peine et je puis mépriser mes désirs mêmes. Cet ascétisme et cette humilité ne sont que des caricatures car ils ne sont pas de Dieu. Voulus pour l'homme, ils sont des cercles vicieux. L'homme désire et pas, s'estime et pas : cet éternel irrationalisme héraclitéen qui défie la contradiction et l'identité radicales de toutes choses.

Vanité de tout effort. Un père donne vingt pages de conseils à son fils et conclut : *''Quand vous serez devenu ce rare exemplaire, alors le temps sera venu que vous vous fassiez tuer, pour des démêlés d'une civilisation dont vous ne vous sentirez pas solidaire''.* (q) Prinnet meurt et son ami Alban se sent complice de la nature, parce que tout ce qui arrive est bon. Alban va mourir à son tour : *''J'ignore l'utilité de mon sacrifice, et dans le fond je crois que je me sacrifie à quelque chose qui n'est rien... Après avoir feint d'avoir de l'ambition et je n'en avais pas, feint de craindre la mort et je ne la craignais pas, feint de souffrir et je n'ai jamais souffert, feint d'attendre et je n'attendais rien, je meurs en feignant de croire que ma mort sert, mais persuadé qu'elle ne sert pas et proclamant que tout est juste''.* Done en mourant à la guerre, Alban sert, dément son acte, le juge

(q) *''Il faut se sauver, et il faut se sauver sans croire! Il faut se donner, et il faut se donner à ce qu'on n'aime pas.''* — Et Nietzsche: Voici l'heure du grand mépris. L'heure où vous dites : *''Qu'importe mon bonheur?''*

inutile et l'accepte. C'est l'attitude de Montherlant devant la vie. Ce pessimisme heureux repose sur l'absurdité radicale de tout et le mensonge du monde. Tout est mensonge.

Mais l'œuvre de Montherlant est peut-être elle-même mensonge? Ne se trompe-t-il pas lui-même? Ne nous trompe-t-il pas? Il feint de se mépriser, d'être modeste : "*C'est une question que je ne connais pas*", dit-il souvent. Son humilité apparente n'est que de l'orgueil renversé. (r) Il ne saurait être question de nier que l'auteur des *Célibataires* ne soit orgueilleux et ne se croit vertueux (et il l'est vraiment, dans sa logique). Il y a vraiment dans son œuvre un rare sens de la grandeur, de l'exaltation humaine, qui lui donne son unité. (s) Il s'est aventuré si loin qu'il ne lui reste que deux issues : le suicide ou la conversion. Si Montherlant n'imité pas Kirilov, c'est que vivre est bon. Et il est probable qu'il demeure toujours cet homme "*matière à plusieurs visages et à plusieurs masques*", dont il parle quelque part. C'est qu'il est d'abord irrationnel.

Ce cœur jeté partout ne se refuse à rien ; ne trouvera-t-il jamais le silence et l'absolu? Certains mots nous permettent de l'espérer : "*Voilà maintenant bien des années que, pour des "scrupules", je me tais sur l'essentiel de ce que j'aurais à dire* (t) ; *bien des années que, même quand je parle, je reste en deça de ma pensée. Et je me prends à craindre que, toujours de plus en plus empêché, un jour ne vienne où je ne puisse plus écrire que des "descriptions", des sonnets ou des contes de fées. Mais quoi! depuis que le monde est monde, celui qui ne sait pas dit tout, et celui qui sait ne dit qu'à demi. D'ailleurs, ces sacrifices, ne touchant qu'à mes écritures, restent dans le secondaire de ma vie*".

Déjà, dans *le Songe*, à la mort de Prinnet, Montherlant nous DIT qu'Alban n'eut aucune réaction religieuse. C'est donc que l'auteur a PENSE au sens religieux de la mort.

(r) Saint Thomas note (II-II, 162, 5) que l'on peut s'enorgueillir de sa propre humilité. — "Celui qui se méprise, s'estime." (Nietzsche)

(s) "Nous qui, ne pouvant avoir de foi, ne pouvons nous passer de grandeur..." Cette grandeur consiste en ce que, ayant nié Dieu et toute finalité, il reste logique avec lui-même dans ses pires conséquences. Todo y Nada.

(t) "C'est un sujet que je connais trop bien pour en parler."

Montherlant n'est pas un inquiet et il n'est pas de ce siècle dominé par la mort et le sexe (la guerre et Freud). Mais sait-on le fond de son cœur? Si son œuvre est franchement irrationnelle, fataliste, stoïque, nihiliste (u), Montherlant a écrit ce mot qui laisse songeur : *“Ne cherchez pas à m'expliquer ce que j'ai depuis si longtemps compris”*. Souhaitons que Montherlant débouche un jour sur l'Être — qui est Amour — et non sur le Néant; que ne se renouvelle pas *“la Catastrophe d'Igitur!”*

Guy SYLVESTRE.

Une nouvelle revue : « Regards »

Une nouvelle revue vient de paraître, une revue de jeunes qui manifeste une intention de voir le monde avec des yeux vivants et d'entretenir une capacité de compréhension large. Nous avons tellement besoin, au pays, de cet esprit universel, de cette habitude de penser à l'échelle de l'humain, de l'humain entier avec tous ses mystères, ses attaches au temporel comme à l'intemporel.

On voit aujourd'hui la faillite de l'esprit qui établit des cloisons entre les diverses activités de l'individu, de l'esprit lâche qui veut s'abandonner aux solutions toutes faites, aux mots d'ordre.

Il faut devenir vigilants, se méfier de tous les mots, se demander ce qu'il y a d'humain sous chacun, sous chaque idée, chaque geste. Il faudra bien un jour reconstruire, quand cet univers où les demi-vérités s'entrechoquent aux demi-erreurs sera définitivement liquidé. Et ce n'est pas seulement avec des spécialistes qu'on fera quelque chose d'habitable. Les spécialistes, nous les avons vus à l'œuvre, c'est surtout la guerre qu'ils font bien.

Il faudra des hommes; et des hommes, il n'y a qu'un moyen de les former, c'est dans une atmosphère de culture. Dans les vieilles terres chrétiennes, aujourd'hui dévastées par les démons de la guerre et de la révolution destructrice, on les formait à l'église, à l'école chrétienne où enseignaient des maîtres nourris aux sources de l'humanisme chrétien, l'humanisme de Racine, de Molière, de Pascal, de Bossuet. Pour nous, la vraie civilisation, nous en trouverons la condition dans ce sens de la liberté qui fait le fond de l'œuvre de ces écrivains modernes, Dostoïevsky, Bernanos, Claudel...

Il nous faut de ces revues où l'on sait s'attacher aux beautés de Valéry, où l'on voudra écrire quatre belles pages, un conte ou un poème, parce que l'art, c'est un effort pour créer un être ordonné dans un monde détraqué, de ces revues où on saura se poser toutes les questions, honnêtement, réfléchir avec un esprit critique libre de tout préjugé. Pour demeurer vivant, il faut à tout instant remettre en question des choses établies, en soi et en dehors de soi. Toute vie, matérielle et spirituelle, est une lutte continue contre le durcissement de l'habitude.

Claude HURTUBISE

(u) donc terriblement pernicieuse!

Charmants voisins

Si l'on a quelquefois reproché aux précédents ouvrages de M. Mélançon leur ton didactique, ce n'est pas, sans doute, qu'on ait méconnu ses intentions ou qu'on en ait contesté la légitimité, — il se proposait avant tout de faire œuvre de vulgarisation scientifique — ni encore moins que ses travaux n'aient pas répondu aux exigences d'un but nettement défini, mais bien parce qu'on attendait de l'auteur quelque chose de plus conforme à ses dons. On percevait dans *Nos Animaux chez Eux* et les *Poissons de nos Eaux*, une poésie diffuse, empêchée de jaillir librement d'une matière trop touffue, de s'exprimer dans une rédaction forcément très concise. Cette poésie, l'auteur la portait en lui, elle était la qualité même de son regard sur la nature; elle perçait parfois le lourd marteau de la science et nous déplorions la hâte qui pressait l'écrivain. Malgré tout M. Mélançon s'exprime toujours comme ceux qui ont connu les animaux "chez eux", qui éprouvent pour eux cette amitié singulière que peuvent seuls comprendre les vrais sportmen — ou les poètes. Ce savant ne peut nous cacher qu'il est initié aux mystères des lacs, des rivières et des forêts.

D'ailleurs c'est bien ce qui fait l'attrait de l'histoire naturelle pour le profane. Nous avons toujours éprouvé un plaisir intense à lire des ouvrages de zoologie; et ils sont rares ceux qui ne trouvent pas un certain charme aux descriptions, même très scientifiques, de la vie animale. Les auteurs ont dû s'astreindre à de longues et patientes observations de la nature agissante, nous serions tenté de dire qu'ils se sont exercés à une véritable contemplation. Les secrets qu'ils nous révèlent, ils les ont vus, ils les ont touchés. Qu'ils se bornent à décrire la chasse du lion, les randonnées d'une horde de loups, ou encore, les fabuleuses pérégrinations de l'anguille vers la vie et la mort, voilà qu'ils évoquent, pour ainsi dire malgré eux, en des images puissantes alliées à une précision nécessaire, la brousse et son pulullement vital, les solitudes glacées de la savane et du *barren*, ou enfin la prodigalité effroyable des abîmes sous-marins. Ils nous livrent le fruit d'une authentique expérience de la nature, et ici, il s'agit de la nature vivante et libre qui ne se laisse connaître ni au laboratoire ni dans les cages, mais seulement par des approches concrètes, par une communion intime, par une fidélité sans défaut.

Aussi nous ne croyons pas exagéré de dire que les livres d'histoire naturelle sont très souvent des lieux poétiques. L'impression qu'ils produisent, les images infiniment variées qu'ils suscitent, nous portent à les ranger à côté des contes de fées. Ils nous introduisent, comme ces derniers, dans des mondes inconnus et merveilleux, où la vie nous paraît harmonieuse et magnifique. Cette vie, nous lui pardonnons volontiers son apreté à cause de sa richesse, à cause de sa pureté, et parce que les intentions de la nature sont pures. Comme le conte de fée — mieux peut-être — l'histoire naturelle nous réconcilie avec l'univers, nous soulage de l'oppression du péché, puis développe indéfiniment notre sentiment de la nature et nos facultés de vie. Mais quel plaisir parfait goûterons-nous, si le savant est en même temps un poète comme M. Mélançon!

Les oiseaux, héritiers des dons les plus riches et les plus variés, les plus passionnants de tous les animaux, voilà "les charmants voisins" dont M. Mélançon nous raconte la vie, les habitudes, les amours et les voyages, dans un livre délicieux où s'épanouit pleinement le talent d'écrivain que révélaient ses autres ouvrages. Dans son choix il s'est heureusement limité aux oiseaux qui habitent ou fréquentent les abords de nos

maisons, de nos fermes et de nos champs, ce qui lui permet d'être plus complet dans chaque notice et de s'abandonner librement à son admirable don de peintre et de conteur. Des trois cent six espèces qui habitent notre province, soixante-dix seulement figurent parmi nos voisins. Et encore, y en a-t-il plusieurs, tels le Geai, le Héron ou la Grive solitaire qui sont en vérité des voisins fort discrets. Lisons-le aussi de les avoir classés par "rang de taille, du plus grand au plus petit, selon leurs habitudes terrestres, arboricoles ou aériennes." "On aura ainsi", dit-il, "ceux qui piètent, ceux qui se perchent, ceux qui tiennent l'air, etc.," au lieu de la sèche classification fondée "sur des caractères anatomiques permanents." La lecture du livre est agrémentée de cette diversité, nouvel élément de surprise. Disposition qui trahit peut-être le tempérament poétique de l'auteur.

On s'émerveille d'apprendre qu'un champ inculte, un bosquet, un jardin buissonneux puissent recéler tant de fugitives et ardentes vies, tant de petits drames, tant de drôleries inattendues, car il y a parfois dans l'œuvre du Créateur une divine ironie.

Avec un sentiment très juste de l'économie de la nature, M. Mélançon met en lumière l'harmonie subtile et cachée qui ordonne et enchevêtrement apparent de buts disparates (voire contradictoires) qu'est à première vue la vie des oiseaux. Ces vies emmêlées, amies et ennemies, participent à un équilibre parfait qui repose sur d'autres lois que nos lois morales. Cela peut choquer nos plus chères et nos pires manies : celles de faire du sentiment et de moraliser à tout propos. C'est que nous n'aimons pas ou méconnaissons la réalité de la nature et sa foncière indépendance à notre égard, réalité qui est autre et qui est plus belle que nos arbitraires jugements et nos apitoiement partiaux. M. Mélançon illustre bien ces vues en de nombreux passages, et particulièrement, dans son étude sur le Vacher dont le mâle est coupable de refus de pourvoir et dénaturée la femelle, qui fait couvrir ses œufs par les autres oiseaux (complaisants ou distraits).

Le sens très sûr qu'il a des réalités naturelles, l'amitié saine et attentive qu'il porte aux animaux, éloignent M. Mélançon de deux excès déplorables qui empêchent tant de savants et de profanes de comprendre quoi que ce soit à nos frères inférieurs : l'anthropomorphisme et le behaviorisme. L'un hypertrophiant les possibilités de l'instinct, l'autre le réduisant à un mécanisme absolument déterminé. La vérité est relative et notre auteur adoptera la position du juste milieu, correspondant à la plus haute somme de réel.

Le livre de M. Mélançon est écrit dans une langue merveilleusement adaptée à son objet. Nous faisons allusion plus haut à ses talents de conteur, et vraiment, les notices ressemblent à autant de petits contes dans lesquels chaque oiseau est caractérisé selon sa spécialisation, son tempérament, où il pose sagement pour son portrait comme le héron, à moins qu'il ne faille le poursuivre dans son vol capricieux comme l'hirondelle. Tantôt nous l'accompagnons dans les nuages, tantôt nous le suivons dans son va et vient du nid au terrain de chasse. Les descriptions sont admirables de justesse et d'aisance. En quelques traits sûrs, à l'aide d'images très fines, l'oiseau vit sous nos yeux et nous le suivons dans son domaine particulier, ravis par sa beauté, par son chant, par sa bravoure ou par l'élégance de son vol; attendris par son amour maternel, amusés par son ingéniosité, ses faiblesses, et peut-être ses ridicules... Il y a dans *Charmants Voisins* des pages inoubliables sur le Merle vaniteux, étourdi, "qui se promène un coucher de soleil sur la poitrine;" sur le Jaseur des Cèdres, grand voyageur à l'impeccable habit brun et aux manières "de gentleman aux goûts cosmopolites", et qui s'enivre

quelquefois de cerises trop mûres jusqu'à "rouler en bas de son perchoir comme un ivrogne de sa chaise;" sur le Roitelet, nerveux, orgueilleux, belliqueux, jaloux de son domaine, et dont le chant de "déli est si mélodieux que nous croyons à un chant d'amour et nous attendrissons devant sa beauté". Ces travers des oiseaux sont décrits avec une ironie délicate. Même un grand rapace comme l'Autour n'y échappe pas : "un noble oiseau en vérité à qui l'on peut pardonner la glotonnerie qui est son péché mignon et qui l'oblige parfois, après un trop copieux dîner, à marcher de long en large pour aider sa digestion". L'aigle en pantoufles... D'autres comme le Grand-Duc, terrible chevalier des nuits, sans peur et sans reproche, inspirent un respect illimité...

Mais notre cher désir, sauvé de l'enfance, de contempler des êtres heureux, d'entendre des histoires qui satisfassent notre besoin de merveilleux et de bonheur, c'est le Colibri familier qui va y répondre, l'oiseau-mouche qui se nourrit aux fleurs, qui ne craint rien grâce à la perfection de son vol, et qui vient de la lointaine Amérique Centrale "refleurir dans nos jardins avec les cerisiers".

M. Mélançon se proposait de nous initier à l'ornithologie. Il a fait bien plus. Car son livre est aussi une initiation poétique à la vie des forêts, des champs, des longues haies, des marais, dont les oiseaux sont la vivante expression. Il a donné une forme à notre amour des oiseaux, que nous aimions d'instinct. *Charmants Voisins* n'est pas seulement un précieux apport à l'éducation comme à la science, mais encore une importante contribution artistique, pour le plus grand honneur des lettres françaises au Canada. Espérons que M. Mélançon ne s'arrêtera pas chez nos "voisins": il y a encore de nombreux oiseaux qui attendent son art et sa science pour nous êtres présentés; souhaitons qu'il nous raconte un jour la *saga* des oies sauvages, avec le charme de cette poésie qui est sienne. En attendant, nous nous souviendrons de ses enseignements, lorsqu'au printemps, nous irons aux bois.

Jean LE MOYNE

1. — Un volume chez Granger, Montréal. Illustrations de Jacques Bédard, dont les dessins très exacts aideront beaucoup à l'identification des différents oiseaux.

Courrier de Chine

Nous extrayons d'une lettre du Père André Joliet, s. j. les passages suivants : "Ce matin nous avons ici chanté une grand-messe noire pour un de nos confrères qui vient de recevoir une balle dans la nuque... Son catéchiste en a aussi reçu une... A peu près toutes les routes sont aussi dangereuses... J'ai vu il y a un mois la lettre chinoise me condamnant à mort si j'osais essayer d'obtenir que mes enfants puissent assister à la messe. Le sort du Père Pro, mon condisciple de théologie à Enghien, nous attend tous un jour ou l'autre. C'est de nouveau le régime des enterrements vivants, 70 dans un village, 90 dans un autre et cela sans arrêt depuis des mois.

Priez et faites prier, pour ces enfants surtout, qui pleurent en me voyant, qui se cachent pour prier ensemble dans les meules de paille, qui, la nuit, à voix basse, apprennent les prières à leur parents néophytes sans que le garde qui couche sur le toit puisse entendre, et qui ont la défense de prier sous peine de mort."

Les aumônes peuvent être envoyées par mandat ou chèque au R. P. André Joliet, s. j., Mission Catholique de Ste-Thérèse, Potowchen, Hopeh, Chine, ou au Père Procureur des Missions, L'Immaculée-Conception, 1855 est, Rachel, Montréal.

HOMMAGE
du
SECRETARIAT
de la
PROVINCE

•

Hector Perrier
ministre

Jean Bruchési
sous-ministre

**Beaulieu, Gouin, Bourdon, Beaulieu
& Montpetit**

AVOCATS



L.-E. Beaulieu, LL.D., C.R.

Léon-Mercier Gouin, LL.D., C.R.

Bernard Bourdon, C.R.

Henri Beaulieu, LL.B.

André Montpetit, LL.L.

Paul Beaulieu, LL.L.



HArbour 0165*

Montréal

Adresse télégraphique: «EMERICUS»

Chambre 810

Edifice Montréal Trust

511, Place d'Armes

L'abonnement d'un dollar (à 10 cahiers) est payable,
par mandat ou par chèque au pair à Montréal, à l'ordre
de la Relève Enrg. aux bureaux de la revue, 340, ave. Ken-
sington, Westmount. Tél.: Fitzroy 8658.